

47450

RÉCIT DES TROUBLES, SURVENUS A LA GRENADE.

Grenade. 1842

Le révérend *Anthony O'Hannan* commença, il y a plus de six ans, ses travaux dans ce diocèse, comme missionnaire. Durant ce laps de temps, il ne s'est pas permis une seule semaine de repos; mais dans ses soins infatigables pour l'acquiescement de ses devoirs, et dans ses efforts continuels pour l'avancement des intérêts de la religion, son zèle constant pour la vérité l'a forcé de combattre les plus grandes difficultés, d'affronter les périls, et lui a fait éprouver les plus grandes persécutions.

Montserrat fut l'endroit où il débuta dans sa mission. Les habitants de cette Ile avaient été, depuis près de trente années, privés du secours de la religion, et étaient tellement abandonnés qu'à peine apercevait-on la moindre vestige "de la bonne semence" à travers la corruption et l'erreur qui avaient prévalu, et qui s'étaient répandus avec une horrible surabondance. Il y avait de plus à combattre une légion de bigots furieux et intolérans, armés des flèches aigües et empoisonnées de la calomnie et des fausses interprétations, qui étaient en hostilité ouverte contre la cause du Ciel. Cependant sans être intimidé par ces obstacles, avec l'aide de Dieu et armé de la vérité, il entreprit ses glorieux travaux, et eut le bonheur de voir prévaloir la justice malgré toutes les oppositions.

Une année était à peine écoulée qu'il rassembla une congrégation d'environ 3000 personnes, dont les esclaves formaient le plus grand nombre; il fallait les instruire dans les premiers élémens de la connaissance du christianisme, et comme il se donnait beaucoup de peine, il fut assez heureux de se voir récompensé de ses travaux continuels, par des

progrès rapides, circonstance qui ne fait pas peu d'honneur à son caractère. Il établit une école qui fut régulièrement fréquentée chaque Dimanche par plus de 300 de ces malheureux, qui éprouvèrent les plus heureux effets de l'instruction et de la morale; de façon que dans moins de quatre ans, il baptisa près de 700 de ces esclaves, il en eut régulièrement 100 qui recevaient la communion, et il donna la bénédiction du mariage à 50 couples, ce qui peut être ne s'était jamais vu dans les colonies des Antilles. Cet heureux résultat de son zèle lui attira la reconnaissance et la recommandation des autorités civiles, ainsi que toutes les expressions de gratitude qu'on peut attendre d'un troupeau si humble. Ce fut aussi en considération de ces services, au-dessus des éloges, et d'une conduite approuvée, que le feu Vicaire apostolique, l'éclairé D.^r *Buckley*, lui fit quitter cet endroit, où il n'avait que des travaux fatigans et à peine de quoi subsister, pour lui donner une place plus importante et plus respectable dans le district. Déjà il venait d'être promu à la situation de Curé et Vicaire général de la Jamaïque et dépendances, où il se rendait, lorsqu'il s'arrêta fortuitement à la Grenade. Il y trouva la congrégation catholique dans un état d'agitation et de confusion le plus déplorable; l'église avait été fermée depuis près d'une année; le peuple était sans pasteur, sans culte et sans secours ni consolations de la religion.

Cette affreuse situation provenait d'une usurpation illégale et anti-chrétienne de la part des autorités civiles, qui semblaient s'arroger les pouvoirs spirituels en s'attribuant " la seule source des pouvoirs d'où le prêtre doit tirer son autorité et la permission d'exercer les fonctions de son ministère " !!! Ces prétentions illusoires, cette semence de " l'abomination et de la désolation dans le lieu saint " ne pouvaient naturellement être tolérées ni agréées par aucun vrai Catholique, puisqu'elles ne tendaient à rien moins qu'à livrer, d'une manière lâche et sacrilège, le vrai dépôt de la foi. En conséquence les Catholiques y mirent opposition par l'entremise de leur Curé, le rév. M. *O'Callaghan*; mais pour leur malheur ainsi que



pour le sien, ils firent leur réclamation à l'époque où le rév. M. le Goff tenait en main les rênes du gouvernement ecclésiastique de ce diocèse. Les circonstances honteuses qui avaient forcé cet ecclésiastique d'abandonner la Martinique, où il fut publiquement noté comme ayant mérité et étant sous la censure de la suspension et dénoncé comme tel en chaire, son ignorance totale des canons et de ses devoirs religieux, ne prouvent que trop, que son autorité ne pouvait trouver un solide appui que dans les individus dont la doctrine est de protester contre la religion catholique. En conséquence, comme il le répète continuellement dans son langage commun et vulgaire, il *était et est encore pour les autorités* : il suspendit, sans autre forme de procès, le rév. M. O'Callaghan de l'exercice de toutes ses fonctions spirituelles de la Grenade, lui donnant plein pouvoir de les exercer ailleurs. Ces procédés et le départ de ce rév. missionnaire avaient été la cause des calamités ci-dessus, et les Catholiques n'apprirent dernièrement qu'avec surprise, anxiété et agitation, que l'Évêque d'Olympie avait donné son consentement à cette mesure, qui avait aigri le cœur de tous les membres de la congrégation.

Le rév. M. O'Hannan, immédiatement après son arrivée à la Grenade, fut sollicité par toute la congrégation de ne pas la laisser dans cette situation déplorable. Ayant obtenu du Gouverneur *ad interim*, l'abandon de la clause dans la "licence" qui était contraire à la liberté de la religion, il entreprit le soin du troupeau. Bientôt se manifestèrent les maux qui sont la conséquence d'un long abandon et de la privation de l'instruction religieuse. La grande majorité des libres ignorait presque entièrement les principes élémentaires du christianisme, et la totalité des adolescents nonseulement ignorait l'Oraison dominicale, mais n'était pas même baptisée; et, dans cet état d'abrutissement, ils étaient lancés dans le monde, parcourant les rues et exposés à toutes les infections du vice : Il n'existait pas, dans toute l'île une seule école catholique. L'état des esclaves était, s'il est possible, encore pire.

Le zélé missionnaire se mit sans délai à l'ouvrage. Il créa des établissemens et procura à la population toutes les facilités et tous les moyens d'instruction qui étaient en son pouvoir. Au bout de six mois, des instructions principalement religieuses étaient données à plus de 600 personnes des deux sexes, qui venaient gratuitement recevoir les purs principes de la vie éternelle. Mais son zèle infatigable ne s'arrêta pas là ; il trouvait encore du temps pour visiter tous les dimanches, de quinze en quinze jours, avec régularité, les habitans, emmenant avec lui un nombre suffisant de catéchistes qui inculquaient les divines vérités de l'Evangile dans l'esprit des nègres. Personne, excepté les ennemis des améliorations, ne pourrait voir sans satisfaction fréquemment au moins 2000 de ces pauvres créatures assemblées pour le culte divin, palpitant de joie et s'abreuvant avec avidité des instructions qu'on leur donnait. Il serait difficile d'entrer dans des détails minutieux sur toutes les bénédictions et les avantages qui se manifestaient journellement et qui s'accumulaient en grand nombre. Il suffira de dire que dans dix mois tout avait changé pour le mieux ; l'Eglise était toujours pleine dans toutes les occasions où le service divin se faisait ; plusieurs pécheurs publics, comme l'enfant prodigue, revenaient vers le père des miséricordes ; les crimes publics et scandaleux qui se commettaient avant sans rougir devinrent déshonorans ; le mariage, qui avait été jus qu'alors presque inconnu et même une honte, particulièrement parmi le bas peuple et les esclaves, fut convenablement respecté et mis en usage assez généralement ; et le dimanche, qui se passait peut-être en commettant plus de péchés que les autres jours, s'écoula avec dévotion et piété. En un mot, l'avancement de la basse classe en particulier, en comptant les esclaves dans leurs sentimens moraux et dans leurs habitudes représenta peut-être une scène sans pareille dans les annales des missions des Antilles.

Ce qui vient d'être dit n'est qu'une faible esquisse des espérances flatteuses et de la perspective délicieuse qui brillaient partout pour l'amélioration

de la morale et de la religion, quand la furie languissante de l'envie et le père du mal élevèrent leurs batteries pour corrompre ces fruits exquis, et pour ruiner et détruire ces belles espérances.

Il s'est trouvé dans le camp d'Israël, parmi les chefs du peuple de Dieu, des lâches et des traîtres qui trahirent la cause du Ciel et abandonnèrent l'arche de la foi en la livrant aux mains des Philistins.

Les améliorations rapides et l'accroissement en nombre et en respectabilité de la congrégation furent vus d'un œil envieux par les colons, et particulièrement par ceux d'entre eux d'une autre profession ; mais ce qui donna surtout une offense impardonnable fut l'institution d'un établissement aux dépens personnels du rév. M. O'Hannan : cet ecclésiastique donnait lui-même journellement des instructions à 112 enfans réunis, auxquels il fournissait des livres, du papier. Il est vrai qu'à l'ouverture de cet école, un ami de la religion lui donna connaissance qu'on avait l'intention de le déplacer, ou au moins, de dissoudre l'école. Cependant peu intimidé par les menaces et par la crainte, il ne voulut pas se dissuader d'une si louable entreprise.

Le second échappement d'offense fut la grande application et les efforts de ce rév. Prêtre, pour éclairer les nègres, ainsi que la grande confiance que ces infortunés avaient en lui ; parce qu'il prenait intérêt à ce qui les regarde. Ils avaient l'habitude de venir à lui pour avoir, dans leurs chagrins, des consolations spirituelles ; et on sait même que quelques obligeantes personnes lui dirent qu'il ne devait pas les écouter, mais de chasser ces pauvres supplians en détresse, et peut-être les désespérer de toute espérance de consolation. Sa réponse à ces Messieurs fut toujours décente et convenante : il leur dit à ce sujet que les consolations ou les avis qu'il donnait dans de semblables circonstances, n'étaient que d'une nature purement spirituelle et tendaient invariablement à l'avantage du

propriétaire, puisqu'il ne manque jamais de recommander l'obéissance, la fidélité etc. : qu'il ne pouvait en conscience refuser son aide spirituel à aucun être humain qui viendrait le réclamer.

Pour des outrages aussi graves, quelques Messieurs *sincères et humains* entreprirent une correspondance secrète à la Trinidad avec le rév. M. *le Coff*, dont le caractère bien connu convenait merveilleusement pour les machinations de l'irréligion, du despotisme et des préjugés, qui ne manqua pas de coïncider en sentiment avec eux : et en conséquence une conspiration systématique fut entreprise et elle continua contre le rév. M. *O'Hannan*, jusqu'à l'arrivée du très-rév. Dr *Macdonnell*, Evêque d'Olympie, qui devint bientôt l'aveugle instrument de l'accomplissement des pernicieux desseins qu'ils avaient en vue.

Avant l'expiration d'une semaine, à compter du jour du débarquement de l'Evêque, le gouvernement de la Grenade reçut une lettre de lui, dans laquelle, parmi de grandes offres, l'assurance d'exécuter les moindres recommandations de ce gouvernement et de coopérer aux mesures qu'il recommanderait, lui fut donnée. En conséquence la réponse fut une demande expresse de remplacer le rév. M. *O'Hannan*.

Dès sa première entrevue avec l'Evêque, il s'aperçut que celui-ci était prévenu contre lui, et il fit part de sa remarque à un ami de la Trinidad, en lui faisant pressentir que son déplacement avait été résolu. Il observait cependant que l'Evêque éprouvait quelque crainte sur les conséquences, parce qu'il lui promettait " beaucoup mieux et des avantages plus dignes de son mérite " tout en lui demandant avec instance sa résignation. Le rév. Prêtre, par prudence, accepta une autre situation plutôt que d'entrer dans une contestation qui aurait pu nuire aux intérêts de la religion. Peut-être n'était-t-il pas sans quelque soupçon que le peuple n'aurait pas consenti facilement à son déplacement, et peut-être ses propres réflexions

lui fesaient espérer que l'Evêque ne pouvait pas rejeter la pétition et les remontrances de tous les membres de la congrégation, s'il avait le moindre sentiment de sensibilité, ou quelque sollicitude pour la religion. D'ailleurs ses liaisons constantes et confidentielles avec les Catholiques étaient de nature à lui faire pressentir aisément la conduite qu'ils tiendraient. L'Evêque et lui étaient convenus qu'aucune démarche, tendant à son déplacement, n'aurait été entreprise avant qu'il eût été de retour à la Grenade, et qu'il eût rendu compte à l'Evêque des sentimens du peuple sur ce point.

D'après ce qui vient d'être dit, on doit facilement se faire une idée de la surprise de M. O'Hannan, lorsqu'à son retour à la Grenade, il sut que sa *résignation* avait déjà été transmise au gouvernement, tant l'Evêque était empressé à exécuter les ordres qui lui avaient été donnés.

L'arrivée du rév. M. le Coff, accompagné de M. l'abbé Murphy et du rév. père Sanchez, suivit de près ce procédé extraordinaire. Quelques instans après son débarquement, trois des membres catholiques de couleur des plus pacifiques et des plus respectables, se transportèrent auprès de lui, afin de lui représenter respectueusement leurs désirs ainsi que ceux de toute la congrégation, et ajoutèrent qu'une pétition contenant les prières les plus humbles, basées sur les liens les plus sacrés et les plus touchans, avait été présentée à l'Evêque, pour le supplier de ne pas retirer d'auprès d'eux leur bien-aimé pasteur; qu'en le faisant, il infligerait la plus grande calamité sur la congrégation entière, et qu'en outre ils ne pourraient jamais consentir à une telle privation. Il répondit d'un ton vulgaire, brusque et insolent en même-temps, qu'il se moquait autant de leur pétition que d'eux-mêmes; qu'il était venu pour remplir une seule et unique mission, et qu'il l'accomplirait avec l'assistance du gouvernement, en dépit d'eux et de qui que ce soit. Cette insulte outrageante ne manqua pas de les provoquer; cependant ces Messieurs se retirèrent

tranquillement. D'autres, ignorant la réception faite aux premiers, vinrent bientôt après le trouver pour le même objet; mais ceux-ci éprouvèrent de plus la mortification d'être traités de "canaille de couleur qu'il faisait fouler aux pieds."

Une telle conduite étoit plus que suffisante pour exciter la multitude déjà portée au plus haut point d'agitation par l'idée de perdre leur pasteur bien-aimé. En conséquence, dans le moment même ils déclarèrent qu'ils ne permettraient pas la retraite de leur curé et qu'ils n'en accepteraient aucun autre.

Nous pensons que M. *O'Hannan* ignorait ces circonstances lorsqu'il alla trouver ces ecclésiastiques dans l'intention de leur faire les civilités dues à leur profession. Il invita poliment M. *le Goff* et ses compagnons de voyage à venir partager avec lui tout ce que ses moyens pouvaient permettre à son hospitalité d'offrir, et leur fit particulièrement l'invitation de dîner ou déjeuner avec lui. Au lieu des remerciemens auxquels il avait droit de s'attendre, M. *le Goff* lui dit d'un ton brusque et insultant, qu'il ne voulait rien avoir ni avec lui ni avec *Hilarion*, et lui signifia l'ordre de ne plus paraître en sa présence. M. *O'Hannan* répondit avec chaleur, qu'il ne croyait pas être honoré de se trouver ni avec lui ni avec M. *Hilarion*; qu'il étoit beaucoup plus respectable que M. *le Goff*, qui devait demeurer à la Trinidad pour mettre la paix parmi les membres de sa propre congrégation au lieu de venir à la Grenade répandre la discorde et mettre la désunion dans un troupeau paisible.

Toute personne impartiale conviendra que l'insulte qu'avoit reçue M. *O'Hannan* méritoit une réponse aussi vive de sa part; surtout lorsque cette insulte provenait d'un homme dont la supériorité lui sembloit trop insignifiante pour s'arroger le droit de lui tenir un tel langage.

Ces événemens eurent lieu le vendredi, et n'empêchèrent point M. *le Goff*

de publier son intention de dire la grand'messe le dimanche suivant et d'y prêcher. Cette façon téméraire de s'arroger le pouvoir parut un surcroît d'outrage à des hommes déjà irrités, et excita en eux tous les sentimens que le mécontentement éprouve. La congrégation entière déclara qu'elle l'arracherait de l'autel, "s'il osait le souiller en y montant." Informé de cette résolution unanime, M. *O'Hannan* se crut obligé d'engager M. *le Goff* à ne pas officier, et même à ne le point permettre, afin d'éviter ce tumulte scandaleux. Mais voyant qu'il persistait à se rendre à l'église, malgré que M. *Murphy*, un de ses associés, eût été chargé de lui dire qu'on ne souffrirait pas qu'il dit la messe, M. *O'Hannan* fut forcé de lui dire avec calme que personne autre que lui n'officierait. M. *le Goff* alors se retira. Voilà tout ce qui se passa entre cet ecclésiastique et le Vicaire, d'après l'assurance positive de témoins oculaires et dignes de foi.

Nul être raisonnable ne pourra y apercevoir l'ombre d'une excuse pour traduire un Prêtre, son confrère, par-devant une Cour criminelle et de jurer sur le Saint-Evangile "qu'un homme appréhende d'un autre des violences personnelles? C'est cependant un fait : M. *le Goff*, aidé du Secrétaire, du Procureur-Général et de quelques autres, fit citer le rév. M. *O'Hannan* de comparaître par-devant le chef de police, d'après le serment du rév. abbé *le Goff*, qui craint des violences personnelles de son rév. frère!!! Une déposition plus malicieuse et plus condamnable ne fût peut-être jamais faite, et ne devait certainement pas recevoir l'approbation d'un Evêque qui sait sûrement qu'il y a un canon spécial qui défend à un ecclésiastique de traduire un autre ecclésiastique devant une Cour criminelle et qui ordonne d'arranger le différend dans un tribunal ecclésiastique!!!

Dans sa défense M. *O'Hannan* montra l'iniquité de ces procédés et parla avec cette fermeté qu'inspirent la vérité et une bonne cause; la voix de toute la communauté, à l'exception de ceux impliqués, s'éleva

pour condamner tout ce complot infâme. Cette défaite ne découragea point les complices du mal, un autre plan plus indigne encore fut posé : il fut résolu que M. *O'Hannan* et les membres de la congrégation qui s'étaient rendus les premiers auprès de M. *le Goff*, paraîtraient devant les magistrats afin de répondre à une accusation d'émeute contre ledit M. *le Goff*. Ils parurent, mais M. *O'Hannan* protesta contre ces procédures, et offrit de donner telle caution qu'on désirerait pour leur réparation pour quelque citation légale que ce soit qui serait portée contre eux. Cette conduite était basée sur la sagesse et la prudence ; elle faisait éviter les excitations des sentimens du public, et aurait pu étouffer la trame inventée pour les accuser de former des projets séditieux et rebelles. Cependant son offre fut rejetée et les magistrats procédèrent d'une manière peut-être inouïe dans les annales britanniques ; chaque démarche prouvait la folie et l'iniquité de M. *le Goff* et la faiblesse de ses associés dans l'esprit des personnes impartiales et sans préjugés.

L'avocat de M. *O'Hannan*, indigné du venin et de l'animosité que démontrait M. *le Goff*, conseilla à son client de porter contre ce Monsieur et le père *Sanchez*, une accusation d'être venus dans l'Ile et d'être sujets aux conséquences de l'acte des vagabonds qui les condamnait à l'emprisonnement.

En conséquence, à la fin de la séance des magistrats, M. *O'Hannan* demanda l'exécution de la loi ; mais on ne fit nulle attention à sa demande. Son avocat lui proposa alors de la présenter par écrit devant le Chef-Juge. Son Honneur reçut la plainte et fit sommer les deux étrangers de paraître le lendemain matin par-devant lui : conformément à cet ordre, ils comparurent. Le Juge fit alors voir à M. *le Goff* qu'il était venu, comme perturbateur, causer la sédition et une commotion dans la congrégation qui était paisible et unie ; qu'il déshonorait sa religion en traduisant d'une manière vexatoire un confrère devant la justice, sans sujet ni raison quel-

conque; qu'il serait avantageux pour lui de partir le plutôt possible avant d'être la cause de plus grande dissension, parce qu'il était de son devoir, comme premier Juge, de maintenir la tranquillité publique. Son Honneur se prévalut aussi de la circonstance pour exprimer son mécontentement des procédés iniques qui avaient eu lieu, et il ne put s'empêcher d'ajouter qu'en paraissant en justice ils seraient en déshonneur à leurs auteurs ainsi qu'à leurs complices.

Cette conduite ferme et mâle du premier Magistrat fit l'effet de la foudre sur M. *le Goff* et tout son conseil. Le Procureur-général insulté ouvertement et par ses gestes, sembla vouloir frapper le Juge en chef. Il recommanda à M. *le Goff* de ne pas écouter ce premier organe de la loi et de braver ses sermones. Cette conduite attira l'exécution de la loi sur les vagabonds, et l'huissier eut ordre d'arrêter les deux étrangers. Une nouvelle délibération eut lieu immédiatement contre le savant et équitable Juge; et quoiqu'il fut breveté du Roi même et ne pouvait être ni annulé ni renvoyé, après trois jours de délibération, ses adversaires lui envoyèrent une suspension. Toute réflexion sur ces procédés est inutile. Ils ne doivent pas même exciter la surprise d'après la connaissance que nous avons acquise ensuite du caractère et des dispositions du D^r *Macdonnell*; mais un heureux résultat doit en résulter. Ces procédés provoqueront une enquête sur les mesures de confusion et le despotisme exercé dans ces colonies afin d'anéantir les droits du peuple.

Arrêtons-nous un instant, et jetons la vue sur la scène désastreuse qui suivit cette conduite inexplicable: les intrigues furent prépondérantes; MM. *Sanchez* et *Murphy* furent mis en possession d'une église et d'un presbytère qui appartenait au peuple, et M. *le Goff* s'en retourna triomphant à la Trinidad où il vint se vanter d'avoir effectué ce qui avait été long-temps projeté et qu'on n'avait pu effectuer: le croira-t-on? la suspension du Chef Juge, Vanterie digne du partisan de l'injustice et du père

de l'impiété! sujet de vanité bien convenable à un Vicaire-général! L'Eglise qui, quelques jours auparavant, pouvait à peine contenir le tiers de la congrégation, qui s'y rendait en foule, devint abandonnée et déserte. Le troupeau, les yeux baissés et l'affliction peinte sur la figure errait çà et là et rappelait à la mémoire les Israélites dans les jours douloureux de leurs tribulations, pendant que leur aspect certifiait la triste vérité de l'Evangile qui dit que "le troupeau sera dispersé quand le berger sera frappé."

Des centaines d'enfans, pauvres et orphelins, furent envoyés et jetés à l'aventure dans les rues, abandonnés à toutes les embûches de la démoralisation, de la corruption, de l'ignorance et de la dépravation, et exposés aux rusés stratagèmes de la séduction, de l'erreur et du prosélytisme. L'homme juste ne contempla plus cette scène édifiante et attendrissante de plus de 100 enfans assemblés en bon ordre chaque dimanche, et rangés autour du sanctuaire avec tout le respect et le décorum convenables, élevant leurs innocentes mains en supplication vers le Seigneur des armées: ah! leurs prières agréables n'ont pu détourner ce fléau désolant! Mais le souverain dispensateur de toutes choses, qui permet que les projets des méchans s'accomplissent pour un temps, a toujours un but miséricordieux. Puisse-t-il ramener ces hommes vers leurs devoirs avant que la foudre de sa colère ne les frappe pour venger la cause de ses bien-aimés "petits enfans"!!

Ce fut la vue de cette scène désastreuse qui força M. E. de Poullain d'adresser sa première lettre à l'Evêque Macdonnell, et que les Catholiques, encore une fois ralliés autour de leur guide et pasteur, s'assemblèrent et décidèrent de rétablir leurs écoles. Nous renvoyons le lecteur à la Lettre pastorale du très-rév D^r Macdonnell aux Catholiques de la Grenade, qui s'en suivit, et aux réponses de M. E. de Poullain et du rév. O'Hannan, La lecture seule de ces brochures révèle l'abomination

de la désolation, et le surcroît de malheur infligé aux Catholiques, en voyant un Prélat en devenir l'instrument, et, ce qui est encore plus pitoyable, un Prélat qui demeurait en parfaite tranquillité et entièrement indifférent au milieu de ces scènes lamentables. Pourquoi le zèle apostolique n'avait-il pas embrasé son cœur ? pourquoi sa sympathie pastorale ou l'intérêt de son troupeau ne l'avait-il pas entraîné à la Grenade même, au milieu des ouragans, afin de rétablir la paix et l'harmonie et ramener dans le bercail les malheureux égarés ? Mais, non ! tranquille, il se reposait dans les songes et les agréables illusions des jouissances, dans les casernes de St.-James et dans les gais voyages d'Arima, à la suite du Gouverneur, tandis que la tempête grondait tout autour, et que la barque s'enfonçait au milieu des cris de désespoir et des gémissemens d'une infortunée multitude ; et ajoutant le mensonge à l'apathie, il écrivit pieusement que « beaucoup d'occupations, un peu de maladie et une continuation de mauvais temps avaient empêché la visite que je désire tant de faire à la Grenade. J'ai effectué, au moins en partie, celle de cette île. » Il aurait pu ajouter : avec l'état-major du Gouverneur, et ne m'arrêtant point où était l'église avec le clergé qui s'était préparé à me recevoir.

Cependant le Gouverneur étant allé à la Côte Ferme, Sa Seigneurie s'embarqua pour la Grenade ; mais, pour nous servir contre lui de ses propres expressions contre M. *O'Hannan*, « il demeura trop long-temps » dans l'île, beaucoup plus long-temps qu'il avait promis ; plus long-temps « que les soins qu'exige une congrégation considérable et la charge » importante qu'il s'était obligé de remplir, et dans laquelle il n'aurait pas « manqué de réussir » ne permit. » C'était les applications au sujet des affaires mentionnées dans la lettre de M. de *Poullain*, afin de les justifier ou les garantir. « Il avait ses raisons pour rester, » et l'une des principales « était d'examiner et de peser » (et de répandre des bruits injurieux contre un prêtre). Ainsi il demeura trop long-temps pour son honneur, il tarda trop par rapport à des considérations temporelles.

Tous les membres de la congrégation réunis avaient pris la résolution de ne pas se soumettre à l'autorité de l'Evêque, qu'ils étaient décidés à méconnaître. En conséquence une pétition avait déjà été envoyée au gouvernement de la Métropole, avec supplication d'être affranchis de sa juridiction qui contrariait ouvertement leurs plus chers intérêts. Déjà le Juge avait reçu réponse du Secrétaire-d'Etat et avait été réinstallé dans ses fonctions; le Procureur-général n'était plus en place; plusieurs membres du conseil avaient remercié, et les réponses de M. *E. de Poullain* et du rév. *O'Hannan* avaient déjà été publiées: ainsi le D^r *Macdonnell* était arrivé trop tard.

On sait peu de chose sur les arrangements qu'il prit durant son séjour à la Grenade; mais ce qui en a transpiré ajoute de nouvelles nuances au portrait qui a été fait de lui dans différentes publications.

Les uns disent que le D^r *Macdonnell* a reconnu que les mesures de M. *le Goff* avaient été pernicieuses et précipitées, ainsi que les siennes propres; qu'il s'était engagé à se dédire publiquement de tout ce qu'il avait avancé de désavantageux contre le caractère de M. *O'Hannan*; qu'il avait promis de retourner dans trois semaines à la Grenade et non seulement de déléguer tous ses pouvoirs sur le district de la Jamaïque à M. *O'Hannan*, mais de l'y accompagner lui-même.

Cependant l'inverse se débitait à la Trinidad. On y disait que M. *O'Hannan* avait avoué publiquement qu'il s'était mal conduit dans cette affaire; qu'il n'avait que trois semaines à rester encore à la Grenade. Mais quelques officieux partisans de l'Evêque ajoutaient prudemment que "son caractère intrigant était trop connu pour espérer qu'il remplît sa promesse."

Il est de fait pourtant que ce rév. Prêtre continue à exercer ses fonctions ecclésiastiques nonobstant les terribles censures prononcées contre lui dans

la Lettre pastorale; qu'une assemblée, tenue le 6 décembre dans la ville de St. George, a rendu les résolutions suivantes :

1^o Que nous avons ouï dire que le très-révérend Evêque d'Olympie persévère toujours dans l'intention de nous priver de notre très-révérend et bien-aimé pasteur en le déplaçant, nonobstant les prières répétées et les remontrances de la grande majorité de la congrégation pour demander le contraire, nous ne pouvons supporter l'idée d'une privation si griève et d'une calamité si imprévue sans la plus grande affliction et sans employer tous les moyens possibles pour prévenir un événement si douloureux.

2^o Que nous ne pouvions ressentir qu'une douleur égale à notre surprise, voyant qu'une congrégation a été entièrement repoussée par le très-rév. Evêque de l'occasion de lui représenter le véritable état des affaires aussi bien que les intérêts généraux et les désirs d'un troupeau; et quoiqu'un accès libre fut accordé auprès de lui pour les blancs, la population de couleur en fut entièrement exclue.

3^o Qu'une fois pour toutes encore, une députation consistant en trois membres de la congrégation sera nommée sans délai pour se rendre auprès du très-rév. Evêque, pour lui représenter en termes respectueux mais fermes que la congrégation ne pourra jamais, et ne consentira jamais à une mesure qui est contraire à l'intérêt de la religion et de l'instruction morale, ainsi qu'aux désirs et aux plus chers sentimens de presque une congrégation entière,

4^o Qu'au cas que cette dernière application de notre congrégation envers le très-rév. Evêque ne fût pas écoutée, nous sommes déterminés tous ensemble, et chacun en particulier, de protester contre l'Evêque et de renoncer pour toujours à son autorité, et d'envoyer une députation en Europe le plutôt possible, afin d'avoir entière réparation de notre gracieux souverain et du St.-Père le Pape.

5° Que nous repousserons tout ecclésiastique sans distinction, à moins que notre instante et raisonnable pétition ne soit accordée, et que nous préférons voir la chapelle entièrement fermée jusqu'à ce que nous ayons reçu une décision d'Europe.

6° Que sur ce que nous avons ouï dire que notre excellent et très-aimé pasteur a consenti de se retirer d'auprès de nous, nous en avons été profondément et universellement affligés; et que trois membres de la congrégation seront députés promptement vers lui, afin de le supplier de la manière la plus urgente et la plus affectueuse de ne pas nous abandonner ainsi que le troupeau qu'il a si obligeamment nourri et qu'il a chéri et soigné avec une tendresse paternelle.

7° Qu'une copie de ces résolutions soit envoyée au très-rév. Evêque, et qu'une entrevue soit demandée pour la députation qui doit se rendre auprès de lui.

Les députés s'étaient rendus auprès de l'Evêque: il reconnut que le peuple était irréprochable; mais dit qu'étant pressé dans le moment par des affaires importantes il ne pouvait rien décider, étant forcé de retourner à la Trinidad, mais qu'il reviendrait dans trois semaines arranger les choses à leur satisfaction; il donna caution pour £600 *currency* et partit.

A peine avait-il quitté la Grenade qu'on découvrit de nouveaux alimens ajoutés au feu qui existait; et nonobstant la doctrine catholique si énergiquement posée par *Bossut* et le Dr *Doyle*, répétée dans les brochures de MM. de *Poullain* et *O'Hannan*, un servile arrangement fut fait pour donner au gouvernement civil toute l'autorité spirituelle: ce qui fut immédiatement mis en pratique dans la permission suivante: " *Il a plu à Son Honneur le Président et Commandant en chef, à la recommandation du très-rév. Dr Macdonnell, d'accorder licence et d'autoriser le rév. S. Power*

à officier comme prêtre catholique-romain dans ce gouvernement, pendant le bon plaisir de Son Honneur le Président."

Quelque prévenu qu'on puisse être en faveur de sa dignité, on ne pourra s'empêcher de censurer la conduite du D^r Macdonnell dans ces circonstances; et l'homme réfléchi s'aperçoit que lorsqu'on arrache de l'Evêque le plus grand bienfait, c'est alors qu'il se rend plus odieux. En effet, pourquoi tout d'un coup élever M. O'Hannan si haut après l'avoir difflamé avec tant d'éclat? pourquoi lui offrir la Jamaïque, où il y a déjà un ecclésiastique dont les travaux, les services et les efforts donnent des droits aux promotions, s'il y en a dans le pays où il se donne des peines? Sa Seigneurie peut-elle ignorer qu'un ecclésiastique doit avoir des sentimens, et qu'un passe-droit si notoire peut occasionner, à la Jamaïque, les mêmes mouvemens qu'à la Grenade, afin de condamner le rév. Prêtre comme perturbateur de la tranquillité publique? Nous espérons sincèrement qu'il n'est pas guidé par de tels motifs, et nous l'avertissons en conséquence de ne plus permettre à ses amis de répandre des bruits qui pourraient donner matière à soupçonner en lui des idées peu vertueuses; car de dire: on prévoit que M. O'Hannan n'abandonnera pas la Grenade, c'est donner l'idée qu'on appréhende que ces inconveniens ne soient mis en avant, et, qu'en y réfléchissant, il n'y trouve de justes motifs pour l'empêcher de quitter cette île.

Depuis ces transactions un des Messieurs de la congrégation de la Grenade fut rendre visite à Sa Seigneurie, lui rappelant l'échéance des trois semaines. L'Evêque s'efforça de l'engager à retracter les résolutions ci-dessus et à donner au public quelques documens bien écrits qui pussent attester leur satisfaction des arrangemens qu'il avait pris; et sur ce que ce Monsieur insistait à ne pas déplacer M. O'Hannan, Sa Seigneurie mit entre ses mains une lettre de ce rév. Monsieur, qui pressait son départ. La lettre fut naturellement donnée de main en main, comme on en avait l'intention.

Que la marche de la confusion est rapide quand elle est guidée par l'erreur, accompagnée de la faiblesse et d'une condescendance servile, vers l'accomplissement des projets de quelques mortels ! Elle dégrade la vertu, elle ride le front ceint de la mître, et flétrit la main qui tient la crosse ! Pourquoi ces qualités brillantes, ces ornemens qui paraient le Prêtre de St. George's Field ont-ils abandonné l'Evêque, dans ces régions de vocation apostolique ? C'est que son Sauveur a dit : " Mon royaume n'est point de ce monde ; vous ne pouvez servir deux maîtres ; il n'y a point de communication entre Dieu et le Mammon."

Il n'y a pas de chrétien qui puisse désirer de voir infliger une continuation de maux sur notre Eglise ; et quelque sévère que soit notre animadversion contre l'Evêque, personne au monde ne désire plus son bien-être que nous ; mais son bonheur ne peut plus se trouver dans les Antilles occidentales. Il lui sera trop pénible de revenir sur ses pas ; nous craignons qu'il lui soit très-difficile de regagner la confiance qu'il a perdue. Ceux qui l'entourent peuvent le flatter et l'en assurer ; mais la nature parle, et nous devons lui dire après lord *Clatham* : " La confiance est une plante d'une lente croissance dans le sein d'un vieillard ; la jeunesse est le temps de la crédulité. En comparant les événemens les uns aux autres, en raisonnant sur les effets et les causes, il me semble découvrir clairement une influence dominante. Lorsque je cessai de servir Sa Majesté comme ministre, ce n'était pas le pays de l'homme par lequel j'étais mû, mais l'homme de ce pays avait des principes incompatibles à la liberté."

